

VICTOIRE

ET

DÉLIVRANCE

DISCOURS

prononcés à l'Oratoire du Louvre

et au Foyer de l'Ame

les 10, 17 et 24 Novembre, 1^{er} et 8 Décembre 1918

par

MM. les Pasteurs

J.-E. ROBERTY, Wilfred MONOD et John VIÉNOT



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, Rue de Seine, 33

1919

Tous droits réservés.

BT
753
V53
1919
GTU
Storage



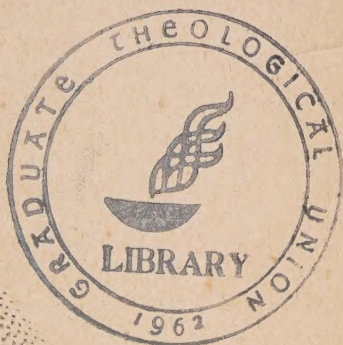
BERKELEY, CALIFORNIA

THE GIFT OF

CHARLES WILLIAM WENDTE

à Ch. W. Wendt
musical humming
de l'École Nocturne
Paris 1919

VICTOIRE ET DÉLIVRANCE





J.-E. ROBERTY, † 1925

*Vice-Président du Comité Protestant des Amitiés Françaises
Pasteur de l'Oratoire du Louvre*

VICTOIRE

ET

DÉLIVRANCE

DISCOURS

prononcés à l'Oratoire du Louvre

et au Foyer de l'Ame

les 10, 17 et 24 Novembre, 1^{er} et 8 Décembre 1918

par

M.M. les Pasteurs

J.-E. ROBERTY, Wilfred MONOD et John VIÉNOT



Property of

CBSK

Please return to

Graduate Theological

Union Library

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

55, Rue de Seine, 55

1919

Tous droits réservés

BT

753

V53

1919

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

2003.06
V665
10 Novembre 1918

LES DEVOIRS DE LA FRANCE ET LA PAIX

par le Pasteur **J. E. ROBERTY**

*« J'écouterai ce que dit Dieu,
l'Eternel; car il parle de paix à
son peuple et à ses fidèles, pour-
vu qu'ils ne retombent pas dans
la folie. »*

(PSAUME 85, 9.)

I

MES FRÈRES,

Un homme pieux, croyant à l'action providentielle de Dieu dans le monde, ne peut entendre aujourd'hui cette parole d'un vieux psalme sans que son cœur frémisses.

Le désastre mondial produit par la volonté criminelle de deux grands empires, va prendre fin ; l'un de ces empires s'est déjà écroulé ; l'autre va s'avouer vaincu ; et le visage de la paix, son radieux visage baigné de larmes,

pour avoir si longtemps attendu, apparaît tout près de nous, dans le ciel, juste au-dessus des dernières sanglantes nuées qui descendent à l'horizon. La puissance de mort que possède le péché se calme. « *L'Eternel Dieu parle de vie et de paix* » à toute l'humanité « *pourvu qu'elle ne retombe pas dans ses folies.* »

Un Français, convaincu que Dieu mène le monde, et en même temps convaincu que le peuple de France, avec son héroïsme de naissance, son intelligence rapide comme l'éclair, son élasticité prodigieuse, son idéalisme que les avances du matérialisme le plus bas ne parviennent pas à détruire, possède aussi des vices qui peuvent le conduire à la ruine, un Français religieux ne peut lire aujourd'hui la parole de mon texte sans que son âme éclate en chants d'allégresse, et aussi, par moments, se sente atteinte d'une sourde inquiétude.

La France est sauvée, la guerre va finir ; « *L'Eternel Dieu parle de paix à son peuple...* » mais, s'il allait retomber dans ses folies!... Alors, tout serait à recommencer !

Notre cause était la justice même ; la cause que nous et les Alliés avons défendue avec tout notre sang — on ne le redira jamais assez — était la cause des petites nations opprimées, de la Serbie humiliée, de la Belgique violée, de la Pologne, de la Palestine, de toutes les Alsaces-

Lorraines enchaînées par une puissance d'iniquité. Mais il est arrivé si souvent dans l'histoire que les causes les plus justes ont été vaincues; tant de prophètes et de saints ont été suppliciés, tant de persécutions religieuses et de tyrannies politiques ont réussi; et puis, on a beau avoir raison, on se rend compte qu'on n'emploie pas toujours les moyens les plus honnêtes ni les plus efficaces pour défendre la raison, que les mains qui tiennent le flambeau sacré ne sont pas toujours des mains pures, que tout l'héroïsme et toute la patience du monde se combinent souvent avec des péchés sans nombre; on se sait dans la vérité, et on se sent en même temps tellement coupable, tellement indigne de la grâce de Dieu! Eh bien, la grâce de Dieu s'est répandue sur nous quand même, justement parce qu'elle est la pure grâce de Dieu. « Il a éloigné de lui nos transgressions, il ne s'est pas souvenu de nos iniquités. » Il nous a délivrés, il nous a donné la victoire, il nous rend à la vie, le sang français ne coulera plus par d'horribles blessures. *« Dieu parle de paix à son peuple et à ses fidèles, pourvu qu'ils ne retombent pas dans leurs folies... »*

Vous commencez à vous douter, mes Frères, de ce que, de la part de Dieu, nous devons

vous dire, ce matin. Vous voyez sortir du texte sacré la substance presque brûlante qui va descendre sur nous...

Est-ce trop tôt ? Nous nous le sommes demandés. Nous nous sommes demandés si nous ne devons pas continuer, comme nous le faisons depuis quatre ans, à soutenir vos courages et à verser sur vos cœurs déchirés l'eau vive de l'Évangile de la Résurrection. Car la victoire et la paix ne nous font oublier rien, ni personne. Elles ne nous rendent pas ceux qui sont morts pour nous. Et maintenant même que le salut matériel de la patrie est assuré, nous regardons avec d'autant plus d'ardeur autour de nous pour chercher les places de leur agonie... ; nous ne prenons pas notre parti de leur mort ; nos cœurs saignent toujours quand nous prononçons leurs noms chéris, et les acclamations les plus triomphales qui retentiront demain sous le ciel de France ne nous réconcilient pas avec la guerre infâme qui nous les a tués ! Oh ! que les noms des jeunes hommes de cette paroisse qui sont tombés pour la défense des maisons paternelles, soient bientôt gravés, en face de cette chaire, sur les murs même de cette église, et voués ainsi, d'année en année, à la reconnaissance éternelle des générations !

Tel est le vœu que je formule aujourd'hui

pour vous, les morts, qui êtes les vainqueurs !

Mais, c'est en leur souvenir précisément que nous vous demandons, mes Frères, de ne pas séjourner sur leurs tombes et de les suivre par la foi dans leur existence d'avant-garde pour le salut moral de la France.

L'Evangile ne laisse rien perdre du passé, mais en projette la lueur dans l'avenir, réclamant de ceux qui restent sur la terre toute leur attention et leur énergie pour réparer les dommages et regarder en face nos défauts et nos tares, et se détourner des folies d'autrefois.

La Victoire n'est pas une excuse. La Victoire n'indique pas, n'entraîne pas nécessairement l'amélioration d'un peuple ni une élévation de la conscience nationale. Il faut avoir l'esprit complètement germanisé pour se repaître d'une telle illusion. D'ailleurs, ne trahirions-nous pas notre mission de ministre du Christ si, de l'Evangile, nous ne vous annonçons que la miséricorde et la joie éternelle qui attend les croyants et jamais ses avertissements sévères, jamais ses paroles de condamnation ?

Nous trahirions même les sentiments de notre peuple si, en ces jours mémorables, nous ne pensions qu'à goûter l'ivresse de la délivrance. Oui, nous ferons bien de pavoiser en

l'honneur de la France et de ses splendides alliés !... Honneur aux fils de l'Angleterre et de l'Ecosse, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Hindoustan et du Canada ; honneur à vous, marins de la flotte innombrable de l'Empire britannique qui, depuis quatre ans et demi, sur toutes les mers du globe, en dépit des monstres qui rôdaient sous les vagues, avez assuré la libre respiration de la civilisation occidentale ! Honneur à vous, citoyens des Etats-Unis qui, par milliers et par milliers, avez franchi l'Océan immense, pour défendre une idée ! A vous, enfants de la lumineuse Italie qui avez porté le coup mortel à ce qui restait de l'Empire de Charles-Quint ! Honneur à vous, indigènes de l'Afrique, habitants de nos colonies, qui êtes venus verser votre sang et mourir, pour la plupart, dans les brumes froides de nos climats ! Honneur à vous, Serbes, deux fois sacrés par le malheur et par la victoire ; Roumains, délaissés et trahis ; malheureux paysans de la malheureuse Russie, qui avez jonché de vos cadavres les plaines de la Prusse orientale, de la Galicie et de la Pologne ! Honneur à vous, Belges, et à votre roi, qui, en retardant la marche foudroyante de l'ennemi, avez sacrifié votre pays pour tenir votre parole, et avez ainsi contribué, les premiers, au salut de ma pa-

trie ! Enfin, gloire à toi, cher Poilu de France ! Ah ! nous ne trouvons plus de paroles pour célébrer ta ténacité héroïque et l'ardeur de tes élans, toi qui, presque seul, dans les premiers temps de la guerre, sur l'Yser, au Grand-Couronné de Nancy, en Champagne, en Artois, à Verdun, et deux fois, sur la Marne immortelle, vainquis la plus formidable puissance matérielle de tous les temps !

Oui, nous ferons bien de pavoiser, mais nous ferons bien aussi de cravater de crêpe tous les drapeaux. Le crêpe, signe de souffrance et de deuil. Le deuil, pour les croyants et les gens sérieux, appel au retour sur soi, sur sa vie, sa conduite, sur la vie et la conduite de son pays ; prédication de la repentance et des humiliations salutaires.

Cependant nous n'entrerons pas aujourd'hui dans le vif de ces redoutables questions. Nous nous réservons d'y revenir dans trois semaines. Ce n'est pas un sermon construit selon toutes les règles que nous vous adressons. C'est un premier avertissement que la parole du psaume nous fait entendre ce matin, et nous n'avons en vue que l'état d'esprit, traduit par les réflexions suivantes, entendues dans différents milieux, ces jours-ci, et qui dénote, nous sem-

ble-t-il, une dangereuse tendance pour l'avenir moral de la France.

On s'écrie « Pourquoi tant nous tourmenter ? On s'est, quand même tiré avec honneur de cette effroyable aventure. Sans doute, nous avons des défauts. Il y a même longtemps qu'ils nous tiennent compagnie. Ils nous ont si fidèlement suivis, dans les bons comme dans les mauvais jours, que nous ne parvenons plus à nous en défaire. Quel que soit le gouvernement, ils ne nous lâchent pas. Mais la France reste toujours la France. Elle possède un don d'improvisation incomparable. Nos ennemis ont mis quarante ans à monter leur infernale machine de guerre, et nous, avec les Alliés, en quatre ans, nous en sommes venus à bout. On parle de notre frivolité ! La frivolité ou la légèreté française. Ah ! les étrangers nous l'ont-ils assez reprochée ! Mais qu'on nous fasse donc le tableau d'une légèreté comme la nôtre, qui a fait les croisades, a bâti les cathédrales, a déchaîné la plus magistrale Révolution de l'histoire, s'est promenée pendant quinze ans, victorieusement, dans les capitales de l'Europe, et, depuis quatre ans, dans des circonstances plutôt défavorables, a étonné le monde par sa sublime fermeté. Et puis, pourquoi toujours vouloir nous moraliser ? Qu'est-ce que cette manie protestante de nous parler

sans cesse de repentance, et de considérer l'unique vie morale, indépendamment de la vie intellectuelle, indépendamment de la vie économique ou esthétique, *l'unique vie morale* comme la seule base d'une démocratie qui ne veut pas périr... Oui, Montesquieu, un grand écrivain d'ailleurs, enseignait autrefois que la vertu est la condition fondamentale de la République. Et nous ne vous disons pas le contraire. C'est possible, c'est contestable aussi. « Peut-être que si, peut-être que non », comme disent nos amis les Italiens. Mais qu'on ne nous en parle pas ! Qu'on ne nous en rebatte pas les oreilles ! Qu'on nous laisse suivre les libres inspirations de notre génie ! Le métal qui constitue notre race est étincelant et inattaquable. Toute la souillure de Babylone peut couler sur lui sans y laisser une tache. Ni la défaite, ni la victoire, ni la détresse, ni le bonheur, ni la fortune, ni la pauvreté, ni la débauche, ni la sainteté, ne parviennent à lui faire la moindre égratignure. Il reste toujours aussi pur et aussi solide. Nous n'avons pas à nous repentir. Nous n'avons pas à nous humilier. Nous n'avons pas à « faire le compte de nos voies », comme vous dites en votre langage biblique. La France est toujours la France. Qu'elle travaille et s'enrichisse, et tout ira bien

pour elle. La France est invulnérable. La France ne peut pas mourir. »

Mes frères, je ne sais pas l'impression que produit sur vous une pareille attitude intellectuelle, mais pour ma part, je ne puis passer auprès d'elle sans me sentir glacé jusqu'aux os. Et pourtant je crois aimer mon pays autant que personne, et être attaché à la terre de ma province par toutes mes fibres les plus intimes, comme un vieux pommier de Normandie... Si vous négligez certains éléments de vérité, toute de surface d'ailleurs, que contient l'opinion précédemment exposée, qu'est-ce que vous découvrez quand vous en déchirez la brillante apparence ?

D'abord, l'athéisme le plus absolu. La France n'a pas besoin de Dieu, elle se suffit à elle-même. La France n'a pas besoin d'obéir à une morale transcendante, éternelle, immuable, qui entraînerait la condamnation d'un grand nombre de ses habitudes. La parole de mon texte n'a plus aucun sens pour elle ; c'est un son qui frappe l'air. Toute la Bible, depuis la sagesse de l'Écclésiaste qui recommandait pourtant la crainte de Dieu, jusqu'à la divine lumière du regard de Jésus n'est plus que de la littérature, magnifique dans l'Ancien Testament, plutôt médiocre dans le Nouveau Testament, mais enfin de la littérature, et de la litté-

rature ancienne. La France n'a rien à apprendre des prophètes, ni des apôtres, ni — ô de tous les blasphèmes le plus incompréhensible ! — du Christ, notre Sauveur. La Bible n'est plus pratiquement utilisable pour la vie française d'aujourd'hui.

Voilà une des « folies » qui se cache sous la manière de penser dont je viens de vous parler.

Une autre folie s'y trouve dissimulée : un matérialisme stupide qui nous mènerait à l'abîme aussi sûrement que les fleuves de l'enfer.

Oui, il faut que la France travaille et s'enrichisse. Et nous aurons à réformer un grand nombre de nos préjugés et de nos routines dans nos conceptions financières, industrielles, commerciales, surtout commerciales, et plusieurs des chimères socialistes, du moins dans l'ordre économique — car il est d'autres affirmations socialistes qui sont des vérités éternelles — devront être anéanties. Oui, il faut que la France, et chaque Français, se livre à un travail acharné, et refasse ou augmente sa fortune ! Une France qui se serait vouée à la pauvreté, depuis des siècles, n'existerait plus. Quel secours nous aurait apporté une Angleterre ou une Amérique rendues impuissantes par le manque de ressources matérielles ? Mais quel est le fondement dernier de la

richesse britannique ou américaine ? Quel usage fait, de sa richesse, l'élite des citoyens de ces pays ? L'emploient-ils en vue d'une jouissance égoïste ou en vue du bien public ? N'ont-ils pas, au plus haut degré, le sens de l'utilisation sociale, idéaliste, et enfin chrétienne de la puissance de l'argent ?

L'élite britannique et américaine — je ne parle, bien entendu, que de l'élite — a gardé intact au fond du cœur l'amour du royaume de Dieu. Voilà la vérité. Tandis que le matérialisme et l'enrichissement que quelques-uns des nôtres nous prêchent sous des formes charmantes, il est vrai, et avec des voix parfois si musicales — quel dommage ! — c'est le culte pur et simple de la nature, c'est la confiance aveugle dans les facultés naturelles de notre race, c'est l'expansion désordonnée de nos désirs, c'est l'idolâtrie de notre génie. L'idolâtrie, avec l'odeur affreuse qui se dégage à la longue d'un pareil avilissement de l'esprit !...

L'idolâtrie du génie de la race ? Vous voyez où elle a conduit l'Allemagne, qui, depuis cinquante ans, empoisonnée par ses victoires, s'est détournée des principes de l'Évangile, pour placer toute son espérance dans la seule force matérielle, ne gardant, de la piété, que le formalisme misérable des Pharisiens !

Rendre à notre race française un culte ido-

lâtre et fonder ainsi notre avenir sur un matérialisme pratique, même enveloppé de beaucoup de littérature, d'art et de musique, nous arracherait tôt ou tard les fruits de nos magnifiques victoires. C'est alors qu'on pourrait dire que nos frères et nos enfants, ont sacrifié en vain leur vie ou leur santé.

Mes Frères, nous ne vous donnons ici que quelques indications, quelques sujets de réflexion, surtout à vous, les jeunes survivants de la guerre, jeunes gens et jeunes filles, sur lesquels nous comptons pour organiser, discipliner et moraliser notre grande et triomphante démocratie.

Que pas une des qualités de notre race ne se perde ! Que pas un rayon de sa grâce et de sa beauté ne vienne s'éteindre dans l'ombre d'un puritanisme craintif et rongé de scrupules, bien que... le salut soit peut-être plutôt dans cet excès que dans l'excès contraire. Que pas un des pathétiques élans de la France ne soit brisé ! Mais puisque Dieu nous accorde aujourd'hui la Victoire, et nous parle de la Paix, que la démocratie française *ne retombe pas dans ses folies !*

Amen.

1^{er} Décembre 1918

LES DEVOIRS DE LA FRANCE ET LA PAIX

par le Pasteur **J. E. ROBERTY**

II

Vous avez entendu, mes Frères, *ce que vous dit Dieu, l'Éternel.*

Il y a trois semaines, la veille de l'armistice, nous avons attiré votre attention sur cette parole du Psaume 85°, et nous ne nous attarderons pas ce matin à vous rappeler longuement le fondement religieux sur lequel elle repose. — *Dieu nous a sauvés*; voilà d'abord ce qu'elle nous dit. Notre nation a été héroïque, et combien patiente! Notre cause représentait la justice même. Des Alliés magnifiques sont venus à notre secours. Mais derrière ce déploiement d'énergie et d'intelligence, par dessous la volonté de la France et de ses Alliés, circulait une puissance morale infinie, faite d'une sagesse et d'une miséricorde sans égale, une puissance divine enfin, qui ne

s'est pas souvenue de nos « folies », et finalement nous a donné la victoire.

Puis, nous nous étions demandé, après avoir rendu notre pauvre hommage à nos morts, aujourd'hui bienheureux, et dont la pensée ne nous quitte pas, si nous avions quelque raison maintenant d'être tranquilles. Dieu nous annonce la paix; donc que nos habitudes intellectuelles, sociales, politiques, religieuses (du moins pour ceux qui en avaient) soient reprises, et vivons sans soucis. Plus d'avions ennemis sur nos têtes; plus d'obus nous arrivant à la dérobée, au saut du lit ou au milieu du dîner... Notre existence nationale a été interrompue par un ouragan qui a duré quatre ans et demi; l'ouragan a cessé; notre existence continue..., comme on continue sa route quand le beau temps est revenu.

Eh bien, non. Non!... Aucune conscience, élevée tant soit peu sous l'influence évangélique, n'interprétera ainsi la situation présente. Contre une semblable manière de voir proteste toute la prédication des prophètes et des apôtres, tout l'Évangile de Jésus-Christ.

Non, nous n'avons pas à être tranquilles sur l'avenir de notre patrie, qui est notre pays d'Israël, à nous, ni même sur l'avenir de Paris, qui est notre Jérusalem. L'Éternel Dieu

nous a délivrés de la main des « Assyriens » ; il n'a pas permis que nous fussions emmenés en captivité et dispersés aux quatre coins du globe. Il nous a donc traités avec plus de miséricorde que son propre peuple d'Israël auquel il s'apprête seulement, après deux mille ans d'effroyables malheurs, à restituer le pays de Canaan. A nous, il nous laisse notre patrie ; il nous fait même retrouver des provinces perdues ; il nous rend à la vie, à l'honneur, et fait luire devant nous des perfections de toute beauté ; ...mais à une condition, C'EST QUE NOUS NE RETOMBIONS PAS DANS NOS FOLIES : Peut-être est-ce la dernière grâce que Dieu accorde à notre patrie...

Voilà le langage que nous tient aujourd'hui l'Esprit de Dieu, si semblable quand on sait le comprendre, au langage de la raison. Voilà « *ce que nous dit Dieu, l'Eternel* ». Tel est l'avertissement solennel qui doit entretenir en chacun de nous, comme Français, comme chrétien, comme protestant, une sainte inquiétude.

Parmi les « folies », comme dit mon texte, auxquelles cette guerre victorieuse nous rend spécialement enclins, nous avons mentionné l'idolâtrie de notre propre race. La France prenant la place de Dieu. C'est la forme plus ou moins élégante dont se pare aujourd'hui

chez nous l'athéisme et le matérialisme pratiques. Je n'y reviens pas.

Mais voici une autre folie dont on parle rarement du haut de la chaire — cependant les circonstances actuelles nous donnent quelque liberté et nous autorisent, de temps à autre, à laïciser la prédication — et qui constitue un gros obstacle au développement de la civilisation en France, c'est la « folie » — ou, si le mot paraît trop fort — la *manie égalitaire*.

Par manie égalitaire, il faut entendre l'égalité conçue comme un nivellement général, et non comme un effort pour assurer à chaque citoyen et à chaque citoyenne la plus grande part possible des biens spirituels et matériels que crée, administre, ou dispense la communauté.

Vous pensez bien que jamais un prédicateur protestant français ne jettera le moindre blâme sur les conquêtes de la Révolution, sur l'égalité devant la loi, et le droit pour tout citoyen, de remplir les charges de l'Etat, indépendamment de sa naissance, de sa fortune ou de sa religion ; ce n'est pas non plus d'une chaire chrétienne qu'on oubliera jamais de proclamer que, dans un état social où l'Evangile est pris au sérieux, tout homme qui travaille et vit honnêtement doit pouvoir assurer à sa

famille, avec la nourriture et les vêtements nécessaires, un logement décent, ainsi que des heures de loisir pour la santé de l'esprit et le salut de l'âme — et que nous sommes encore loin de ce modeste idéal, alors que le règne du taudis déshonore encore les quatre cinquièmes de la chrétienté! — mais la manie égalitaire ne s'inquiète pas du vrai problème de l'égalité; elle encourage plutôt la haine des différences, surtout des différences apparentes, et des supériorités, et s'en va répétant niaisement qu'un homme en vaut un autre.

Nous n'en sommes pas sans doute au degré des Russes, arrachant les galons à leurs officiers et élisant un sous-officier comme généralissime. Notre incomparable victoire nous empêchera pendant longtemps de tomber à ce degré d'aberration. Mais cette énorme caricature de nos travers, en nous les montrant sous un verre grossissant, nous fait apercevoir un danger qui, même chez nous, pourrait brusquement devenir plus grave qu'on ne pense. C'est la manie égalitaire qui a affaibli, au début de la guerre, la puissance productrice de ce pays, en mobilisant dans le service armé les corps de métiers les plus indispensables, à l'arrière, pour l'armée elle-même; c'est elle qui a forcé d'employer des agrégés de philosophie, des physiciens et des chimistes de premier ordre

à balayer les hôpitaux, « qui a fait prodiguer de tous côtés, aux hasards des mécontentements, des rancunes ou des jalousies féminines et masculines, par les soldats à leurs officiers, par les fantassins aux artilleurs, par le service actif à l'état major, par l'avant à l'arrière pris en masse, médecins, ingénieurs, cheminots, automobilistes, le vilain mot d'embusqués. » L'intérêt du pays? La manie égalitaire s'en moque. L'important pour elle, c'est que le voisin souffre exactement de la même manière que soi-même.

N'est-ce pas la manie égalitaire qui, dans certains milieux, fait regarder d'un mauvais œil ceux qui ont gagné de l'argent depuis quatre ans, comme si l'intérêt du pays exigeait que la France entière croûlât dans la misère matérielle! C'est encore cette singulière manie qui s'est glissée jusque dans certains milieux industriels, et les a poussés à invoquer l'appui de l'État afin que, « par des mesures appropriées » — tel est le terme charmant dont on se sert — le charbon soit désormais, en temps de paix, fourni au même prix à toutes les industries, quel que soit leur emplacement (1).

Que vous ayez eu le soin élémentaire d'ins-

(1) Voir, pour ce développement, l'ouvrage de Launay : *Qualités à acquérir*, p. 87 et suiv.

taller votre industrie dans une région bien placée pour la force motrice, peu importe. Vous paierez le combustible au même prix que si vous vous étiez transporté au centre du Sahara. Telle est du moins la tendance. Tout le monde sur le même pied !

Mais, mes Frères, pensez-vous que si ces mœurs égalitaires s'implantaient définitivement chez nous, notre noble démocratie qui vient de se couvrir de gloire sur les champs de bataille, et d'une gloire qui dépassera de cent coudées, dans l'avenir, la gloire légendaire des armées de Napoléon I^{er}, se préparerait, dans la paix, un avenir de puissance et de prospérité ?

Rappelez-vous d'ailleurs, chrétiens qui m'écoutez, que l'égalitarisme n'est nullement approuvé par l'esprit chrétien, que le N. T. reconnaît la nécessité des hiérarchies sociales — tout corps organisé est un corps hiérarchisé — et que cette « manie » est presque inconnue des démocraties britannique, américaine, helvétique. Pourquoi donc, nous Français, consentirions-nous toujours à en être les victimes ?

Et l'indifférence au bien public ? N'avons-nous pas quelque tendance à nous y complaire, au moins quand le bien public est invisible et lointain, c'est-à-dire le plus souvent ?

À Dieu ne plaise que notre zèle nous égare

et que nous méconnaissions les efforts tentés en France depuis trente ans, en faveur de l'hygiène sociale, de l'antialcoolisme, des habitations à bon marché, de la protection de la femme et de l'enfant, mais que ces efforts restent encore peu encouragés du grand public ! Comme les ligues et associations de ce genre sont chétives encore ! Combien êtes-vous ici qui vous y intéressez autrement que par l'attention momentanée que vous accordez poliment à ceux qui vous en parlent ? Comme l'État leur mesure étroitement son appui ! Comme la Chambre des députés est déserte quand, par exception, on y étudie des problèmes de cet ordre ; comme les tribunes du public sont peu garnies. Ah ! ce ne sont pas, ces jours-là, des « jours de grandes séances » !

Permettez-moi quelques indications qui vous feront peut-être sourire mais qui représentent assez bien, dans des questions de détail, notre peu d'amour du bien public.

D'où vient la malpropreté de la plupart de nos villes de France, malgré quelques excellents règlements de police qu'on édicte de temps à autre, sinon autant de la parfaite insouciance du passant pour le bien-être et l'agrément des autres, que de sa répugnance traditionnelle à obéir ? — Avez-vous remarqué

aux heures de presse, dans le Métropolitain, comment les voyageurs sortent des wagons ? Quand ce n'est pas l'employée elle-même qui ouvre les portes, le premier voyageur qui parvient à sortir, ne laisse une ouverture que pour une seule personne, pour lui ; le suivant fait de même. Vous verrez très rarement un voyageur ouvrir les portes toutes grandes, pour laisser plus facilement s'écouler la foule.

Qui a pensé au réconfort moral de nos merveilleux défenseurs — je ne dis pas à l'arrière, tout le monde y a pensé, — mais dans les cantonnements du front, où ils se morfondaient sans refuge d'aucune sorte, sans récréations intelligentes, rongés par un ennui malsain ? Deux parpaillots de chez nous (1). Ils fondèrent d'abord, avec les maigres ressources de l'*Union chrétienne des Jeunes gens*, un foyer du soldat, en 1915, puis un autre. L'institution rencontra un succès inouï. On en réclamait de tous côtés. Mais la puissance directrice du pays resta assez longtemps indifférente, et tout au moins, le grand public ne se faisait aucune idée de la valeur morale d'une semblable entreprise. Il en était resté à l'idée des bivouacs du premier Empire ; et les *Foyers français* du soldat du front ne purent être alimentés par

(1) MM. Emmanuel Sautter et Boissonnas.

de l'argent français. Ils furent fondés par une poignée de huguenots de France qui se virent obligés de demander le secours financier à la générosité américaine. La vue directe de la souffrance excite toujours chez nous une pitié profonde et détermine des dévouements admirables, mais le souci du bien public impalpable et lointain, de la responsabilité mutuelle des citoyens, en vue d'affermir la santé physique et morale de l'ensemble, surtout quand aucune crise grave ne frappe plus les imaginations, et que la vie normale reprend, l'absence de ce noble souci constitue assurément une de nos misères nationales.

Indiquons enfin en dernier lieu — mais que ma tâche est ingrate, en ces jours triomphants, et comme il faut, pour l'achever, que le prédicateur se sente inspiré par un ardent amour pour son pays et par le désir de rester fidèle à l'esprit de son Maître! — une de nos plus regrettables folies : *l'incompréhension de notre peuple et en particulier des pouvoirs publics, de tout ce qui regarde le problème religieux.*

Quand un peuple se désintéresse du problème religieux, enseignait notre grand Edgar Quinet, il se voue à une instabilité perpétuelle et prépare sa décadence.

Nous ne parlons pas ici du problème des

rapports entre les Eglises et l'État. Ce problème a été momentanément réglé en 1905, contre les Eglises, et d'une manière qui appellera forcément dans un très prochain avenir, des modifications importantes, sinon l'Eglise catholique, pour le plus grand dommage et la gêne de l'État, restera toujours hors la loi, et l'Eglise protestante, incapable de recevoir des legs, et livrée à l'incohérence de règlements sans aucune sanction, continuera à végéter misérablement, ce qui n'affermira pas chez nous le véritable esprit démocratique; car pour le développement ordonné et progressif de la démocratie, vous ne trouverez jamais rien de comparable à la puissance spirituelle qui se dégage du protestantisme d'origine calviniste, à condition que ce protestantisme puisse vivre.

Le « problème religieux », dont nous parlons, est celui de l'attitude intérieure de l'âme à l'égard des intérêts éternels de l'individu et de la société humaine. C'est la préparation, la formation de cette attitude intérieure, autrement dit, c'est *l'éducation du sentiment religieux*. Pendant la guerre, le fracas volcanique des artilleries et les cris des blessés et des mourants recouvraient ce problème comme d'un voile de ténèbres et de sang; chacun le résolvait pour son propre compte, au hasard des coups de feu, dans le secret de son âme; on

n'avait plus en face de soi que Dieu et la Mort. Mais maintenant que la Paix bienheureuse s'achemine vers nous, et que le nuage sanglant se dissipe, vous le retrouverez, cet éternel problème, à nu, dans toutes les villes et les villages de France, palpitant au fond de toutes les questions sociales et politiques de la vie nationale; et alors, le traiter comme un objet sans valeur ou inoffensif, n'est pas le signe d'une intelligence avertie. Sachez donc une bonne fois qu'aucune force au monde ne réclame une éducation plus attentive que le sentiment religieux. Il donne naissance à des dévouements sublimes, et à des superstitions dégradantes. En dépit de la maxime bien connue, toutes les religions ne sont pas bonnes, toutes les doctrines ne sont pas indifférentes, et la sincérité d'une croyance ou d'une pratique n'entraîne pas sa valeur éducative, et ne suffit pas à créer des individualités régénérées, des vies pures, des citoyens épris — même en temps de paix — du bien public, et respectueux de la liberté des autres. Le sentiment religieux, livré à lui-même, n'est ni spiritualiste, ni tolérant. Il demande des dieux qui marchent sur la terre. Il est, par nature, violent, passionné pour des autorités charnelles et périssables, amoureux de reliques, de miracles et de magie. Il a en horreur la nouveauté et

le progrès. C'est pourquoi certains publicistes de chez nous, n'ayant jamais regardé dans les profondeurs d'une seule âme, et ne voyant pas plus loin que le bout de leur plume, d'une puérilité lamentable, veulent le détruire. Peine perdue. Il rejaillit quelques années plus tard, plus vigoureux, et souvent plus ravageur et plus réactionnaire que jamais. Il ne faut donc pas songer à le détruire. *Il ne faut pas l'ignorer.* Il faut faire son éducation, l'éclairer, l'instruire, le moraliser, l'évangéliser, le placer sous le rayonnement des héros de la Bible, et de prince de ces héros, de Jésus lui-même, et faire apprendre tout au moins ses paraboles, son sermon sur la montagne, et ses malédictions contre les Pharisiens, aux enfants de nos écoles primaires et de l'enseignement secondaire. Alors la France possédera une source inépuisable d'affranchissement et de purification pour sa propre vie intérieure. Mais qui songe à cela parmi notre peuple? — Rien n'est plus éloigné de l'esprit français. — Hélas! C'est pourquoi je vous en parle. Nous touchons ici à l'une de nos plus désespérantes *folies*.

Mes Frères, retrouvez, dans la paix, l'ardeur, le courage et la foi que vous avez montrés pendant la guerre. Rappelez-vous que jamais l'idolâtrie de la race, jamais l'athéisme et le

matérialisme pratique, auxquels cette idolâtrie fatalement conduit, jamais la manie égalitaire, ni l'indifférence au bien public, ni l'insouciance de la piété, n'ont sauvé un seul peuple de la terre, même après les plus éclatantes victoires militaires. Jamais !

Et ne dites pas, en sortant de cette église : le pasteur nous a rappelé quelques vérités intéressantes, mais il n'y a rien à faire. Misérable défi que vous jetteriez à notre conscience, en parlant ainsi ! — Vous pouvez d'abord, chacun de vous, par son attitude, dans vos relations d'affaires, dans votre famille, dans le monde, défendre et propager l'esprit même de la parole sacrée que nous venons de méditer :

« J'AI ENTENDU CE QUE DIEU NOUS DIT ; IL
PARLE DE PAIX A SON PEUPLE ET A SES FIDÈLES
POUR QU'ILS NE RETOMBENT PAS DANS LEURS
FOLIES. Vous pouvez, aux prochaines élections, choisir des députés respectueux du problème religieux, ayant l'amour du bien public et le souci des conditions essentielles à la vie progressive d'une démocratie. Vous pouvez refuser de jouer le rôle d'un muet et d'un neutre. Vous pouvez enfin accomplir votre devoir de citoyen et de chrétien, ne relevant que de votre conscience et de votre Dieu. Que dis-je ? Vous pouvez être le sel de la France nouvelle... si vous ne retombez pas dans vos folies. Amen.

APRÈS LA VICTOIRE

par le Pasteur **Wilfred MONOD**

*Le Serviteur de l'Eternel ne
connaîtra ni relâche, ni découra-
gement, jusqu'à ce qu'il ait établi
sur la terre la justice.*

ESAÏE, XLII, 4.

MES FRÈRES,

Alors ce n'est point un rêve ? Les hostilités ont pris fin ? Les trains de blessés ne laisseront plus une piste rouge dans le ballast ? Sur les champs de bataille, la nuit, on ne fera plus, de cadavre en cadavre, la cueillette lugubre des plaques d'identité ? En lisant le Décalogue du haut de la chaire évangélique, les pasteurs n'éprouveront plus un rapide vertige devant ce commandement : Tu ne tueras point ? Les flots troublés de la sainte Cène vont refléter, à nouveau, la face divine du commun Sauveur de l'humanité ?

Non, nous ne rêvons point ! Les cloches de Jésus-Christ ont sonné la Paix. Elles s'y exerçaient déjà, messagères bénies, dans les téné-

bres infernales de notre ville éteinte, après le fracas des bombardements nocturnes. Que de fois nous avons tressailli en remontant de la cave, au moment où les clochers de notre cité, comme saisis de folie, semblaient sonner à qui mieux mieux, sans égard au calendrier, d'invraisemblables messes de minuit ! Mystique hommage à la fête de Noël, prophétie du retour certain de Jésus-Christ dans notre Europe.

Oui, le Fils de l'homme est revenu subitement, en justicier, pour purifier le Temple. Les fresques de l'Apocalypse ont pâli auprès de la réalité. Contemplez ces deux tableaux. Au mois d'août 1914, sous l'éblouissement du soleil de l'été, la colossale armée du moderne Sennachérib se rue sur Paris à travers la Belgique piétinée ; elle progresse avec un mouvement irrésistible de marée, entraînant un matériel de guerre formidable, depuis les canons monstrueux jusqu'aux pastilles incendiaires ; et les soldats, par centaines de milliers, vêtus de neuf, armés de neuf, marchent au pas, chantent en chœur la gloire de l'invincible Empire... Au mois de novembre 1918, sur ces mêmes voies de l'invasion traîtresse, et le long d'une route fixée par le généralissime français, quatre automobiles roulaient péniblement dans les ténèbres sous le tonnerre de notre artillerie victo-

rieuse; des travailleurs allemands, devant les véhicules, comblaient fiévreusement les trous d'obus et les excavations du chemin. Ces voitures cahotées dissimulaient les plénipotentiaires du Kaiser, chargés de signer l'aveu solennel de la défaite; et à mesure qu'ils avançaient vers le lieu de l'expiation, ils voyaient fuir dans l'ombre, en sens inverse, les formes indécises de leurs bataillons refoulés vers la frontière.

Puis, trois journées s'écoulèrent, à jamais décisives dans l'Histoire; trois journées de poignant silence et d'attente pathétique. Les peuples, haletants, retenaient leur souffle, tandis qu'une main mystérieuse inscrivait en lettres fulgurantes sur la muraille du ciel, comme jadis à la paroi du palais de Belchatsar : *Compté, pesé, divisé!*

Lentement, l'aiguille fatale tourna soixante-douze fois sur le cadran du destin. Et, soudain, dans la grise lumière d'une matinée de novembre, un premier coup de canon révéla au monde sa délivrance.

Instantanément, des drapeaux se précipitèrent aux fenêtres; j'entendis des cris de joie, des applaudissements, — et aussi les sanglots convulsifs qui m'étreignaient la gorge.

De ce canon annonciateur de la Paix, de ce canon qui proclama la fin de la guerre, et

peut-être la fin des guerres, il est permis de répéter, avec infiniment plus de raison, ce que la marquise de Sévigné affirmait du canon braqué sur le maréchal de Turenne : « Je le vois chargé de toute éternité. »

L'inénarrable et glorieux signal, éclatant sourdement dans les cieux attentifs, a marqué un triomphe patiemment préparé d'âge en âge, à travers les siècles, une manifestation de l'Esprit du Serviteur de l'Eternel, le surnaturel « jusqu'aboutiste », celui qui ne connaîtra jamais ni lassitude, ni découragement « *jusqu'à ce qu'il ait établi sur la terre la justice.* »

Oui, les nations démocratiques sont allées jusqu'au bout de leur indicible et douloureux effort en faveur de l'humanité. Que de fois accablées d'horreur, étranglées de pitié, aveuglées de larmes, elles auraient pu s'avouer découragées ! Quatre années de suite, les brouillards glacés de l'hiver tombèrent, comme un linceul, sur un peuple assassiné ; après la Belgique, la Serbie ; après la Serbie, la Roumanie ; après la Roumanie, la Russie. Les filets d'un guet-apens universel semblaient tendus aux quatre coins de la tristesse mondiale ; dans les nuées rôdaient les avions incendiaires ; sur le sol, rampaient les gaz asphyxiants ; sous les flots, glissaient les torpilles perfides. Et, chaque jour, un coup au cœur ; chaque matin et

chaque soir, de nouveaux blessés, de nouveaux mutilés, de nouveaux disparus, de nouveaux prisonniers, de nouveaux tués ; sur nos familles démantelées croassaient les mauvaises nouvelles comme les corbeaux sur des ruines...

Et, malgré tout, nous avons tenu ! Et la victoire s'est levée ! Elle aurait pu rester hésitante, controversée, crépusculaire ; elle rayonne, elle éblouit. Nos armées rentrent dans Metz, étendards déployés, sans tirer un coup de fusil. C'est le miracle de Jéricho :

*Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée !..
A la septième fois, les murailles tombèrent...*

Non, ce n'est pas en vain que nous avons porté sans fléchir, sur nos épaules meurtries, autour des citadelles de la violence et du mensonge, l'Arche de l'alliance, les antiques Tables de la Loi, les dix commandements de Jéhovah.

Jusqu'au bout... Nous sommes allés jusqu'au bout... Mais le son de ma propre voix m'effraie. Qui es-tu, pour parler ainsi, toi qui n'as point versé ton sang ? Jusqu'au bout ! formule trop facile. Qui donc est allé jusqu'à l'extrémité du sacrifice, qui donc est allé jusqu'à l'immolation totale, sinon celui qui a suivi jusqu'au bout le chemin de croix, celui qui a tourné le coin dans la brume, celui qui a passé en silence par delà le voile et dont nous ne reverrons plus, ici-bas, le visage ?

Notre part à nous, les survivants, c'est de consentir à son abnégation stoïque, c'est de partager son dévouement sans limites, c'est de communier avec lui dans le don sans phrases, héroïque et muet : « J'ai été crucifié avec le Christ », affirmait l'apôtre... « Avec mon fils je suis tombé sur les coteaux de Verdun ; je suis tombée avec mon mari sur les rives de la Marne ». Par nos bien-aimés soldats, et en eux, nous sommes allés, à notre manière, jusqu'au bout et nous avons le droit, nous-mêmes, à certaines heures, d'employer cette formule sublime sans profanation.

*
**

Donc, notre peuple a poussé, tenace, jusqu'à la victoire militaire. Mais cela ne suffit point. Il faut pousser jusqu'à la victoire morale. Après avoir « gagné la guerre », il faut « gagner la paix ».

Le maréchal Foch a écrit : « La guerre est le département de la force morale. » Si cela est vrai dans les affres du combat, cela est réel aussi dans les extases du triomphe. Malheur à ceux que le succès enivre ! Ils titubent comme des ivrognes sur les marches du Capitole.

Mais, grâces soient rendues à Dieu ! le péril semble conjuré. Déjà, les pilotes les plus véné-
rés de notre coalition victorieuse ont prononcé les paroles de raison, de conscience et de gé-

nérosité qui dissipent les vapeurs de toute griserie aveugle ou furieuse. Dès la première minute, au moment même où les vagues pressées et les tourbillons de l'allégresse nationale déferlaient impétueusement vers le Palais-Bourbon, à l'instant même où, les larmes aux yeux, le Parlement saluait avec enthousiasme la délivrance inouïe de l'Alsace-Lorraine, le chef du gouvernement français formulait à la face de l'univers ces déclarations, hautes comme les étoiles : « Nous ravitaillerons l'Allemagne affamée. Nous ne faisons pas la guerre contre l'humanité, mais pour l'humanité. »

De son côté, le premier ministre de la Grande-Bretagne vient de répudier solennellement, au nom de la « paix » et de la « justice », les « basses, sordides et répugnantes idées de vengeance et de cupidité ! » Tel fut son langage. En même temps, le président des Etats-Unis, dans un message au Congrès, énonçait avec sérénité cet axiome : « Vaincre par les armes n'est qu'une conquête temporaire. Vaincre le monde en gagnant son estime, c'est faire une conquête permanente. » Enfin, écoutez l'immortel ordre du jour lancé par notre général en chef à ses troupes. Ce ne sont pas les accents d'un soudard ; chose admirable et bien moderne, la voix du guerrier ne se distingue pas de la voix des grands parlementaires

de Paris, Londres et Washington. « La France a souffert dans ses campagnes ravagées, dans ses villes ruinées; elle a des deuils nombreux et cruels. Les provinces délivrées ont eu à supporter des vexations intolérables et des outrages odieux. Mais vous ne répondrez pas aux crimes commis par des violences qui pourraient vous sembler légitimes dans l'excès de vos ressentiments. Vous resterez disciplinés, respectueux des personnes et des biens; après avoir battu votre adversaire par les armes, vous lui en imposerez encore par la dignité de votre attitude, et le monde ne saura ce qu'il doit le plus admirer, de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats. »

En vérité, mes frères, qui oserait répéter, aujourd'hui, le dicton du sceptique : « Rien de nouveau sous le soleil » ? Quand donc, au contraire, les conducteurs d'une coalition victorieuse ont-ils parlé de l'ennemi avec autant d'intelligente prudence et de lucide charité ? Ah ! combien l'on a eu raison de disperser, autour de l'obélisque de Louqsor, les canons allemands capturés par nos soldats. Le rapprochement de l'artillerie moderne et de l'antique monolithe revêt la valeur d'un symbole ; car toute cette ferraille appartient au passé, comme la colonne des Pharaons ; et la civilisation bis-

marckienne est aussi périmée que la civilisation égyptienne.

Mais il faut comprendre ce fait capital et en tirer, hardiment, les conclusions. Si notre devoir est de pousser la victoire militaire jusqu'à la victoire morale, il est évident que celle-ci entraînera des conséquences lointaines, soit dans le domaine politique, soit dans le domaine social. Politiquement, nous entrons dans une ère nouvelle, celle de la solidarité internationale : *Plus de guerres!* Socialement, nous entrons dans une ère nouvelle, celle de la fraternité nationale : *Plus de misère!* L'un et l'autre but s'imposent. Telle est la conviction ardente, irrépessible, tour à tour tragique et grandiose, qui soulève les peuples de l'Europe; un souffle de révolution agite partout l'océan populaire. Pendant l'interminable mêlée, des millions et des millions d'hommes arrachés à leur famille, à leur métier, à leur église, ont réfléchi profondément. Après des tortures physiques et morales sans nom, ces innombrables combattants, auréolés d'héroïsme, ces guerriers d'occasion, retourneront à la vie civile, ils reprendront les labeurs de la paix. Mais leurs expériences dramatiques les auront métamorphosés; et puisque le gouvernement a bien su les habiller, les nourrir, les armer, pour les envoyer à la bataille, ils exigeront obstinément,

avec une inquiète et légitime ténacité, que les lois du pays natal, pays sauvé par leur vaillance, les protègent dorénavant d'une manière efficace contre le chômage et le surmenage, contre les accidents du travail, contre les risques de la maladie et de la vieillesse. Ils auront vu les ministres des finances jongler avec les milliards ; ils n'admettront plus qu'on oppose des raisons budgétaires à leurs équitables revendications. Et si des Églises timorées n'osaient pas soutenir les faibles ou protéger les spoliés, ceux-ci accuseraient les disciples de Jésus d'avoir trahi leur Maître et renié le Messie, puisque le Serviteur de l'Éternel se propose pour but ultime, ici-bas, l'avènement de la Justice.

Préparons-nous, mes frères, à tirer loyalement toutes les conséquences morales du triomphe militaire. Soyons au premier rang pour combattre la tuberculose, la débauche, et cet infâme alcoolisme qui a failli ternir, de son haleine infecte, le radieux visage de la Victoire. Représentants du travail ou représentants du capital, renonçons tous ensemble au mortel principe du « chacun pour soi » dans le domaine de la production nationale. Que les uns admettent les bienfaits de la discipline consentie, de la division des fonctions, de la hiérarchie des responsabilités — aspects élé-

mentaires d'une direction prévoyante et d'un commandement unifié. Que les autres admettent une restriction de leurs privilèges, un partage fraternel des fardeaux de la vie, la nécessité du sacrifice personnel, les obligations enfin du « devoir d'aïnesse », mission sacrée des conducteurs. Bref, que tous les Français, unanimes, se laissent pénétrer par l'esprit civique, placent le bien général au-dessus du profit particulier, l'utilité collective au-dessus de l'avantage individuel ; qu'ils conservent, pour les immenses tâches de la Paix, la cohésion, le renoncement, le courage qui ont sauvé la « Patrie en danger ». Les hauts faits accomplis durant l'effroyable épreuve par l'organisation, l'énergie, la persévérance, prouvent que le mot « impossible » est à rayer de notre vocabulaire, et que l'humanité a reçu le pouvoir de transfigurer la création dès qu'elle appliquera toutes ses ressources matérielles et mentales à la mise en valeur de notre planète, au rassemblement des volontés, à l'alliance des cinq continents, à l'édification de la Cité future.

*
**

Cependant, mes frères, un pareil idéal flottera dans les nuées de l'utopie, malgré les sanglants avertissements de la guerre mondiale.

si nous ne suivons pas plus loin encore le Serviteur de l'Eternel sur le chemin de la Justice.

Compléter la victoire militaire par la victoire morale, c'est bien ; mais il faut, pour atteindre le but, compléter la victoire politique et sociale par une victoire spirituelle et religieuse. Poussons jusqu'à la sainteté ; aussi bien, le terme de justice, dans le vocabulaire des prophètes, implique la justice intérieure, la régénération. « Vous serez saints, déclare l'Eternel, car je suis saint. »

Oh ! mes frères, depuis ce dimanche pathétique de 1914 où j'ai prêché, du haut de cette chaire, pour le premier jour de la mobilisation, nous avons, semaine après semaine, réunis pour prier dans ce sanctuaire, dressé vers le ciel des mains rouges !... Vous comprenez ma pensée : nous n'étions pas assez hypocrites pour distinguer, lâchement, entre deux catégories de civils, ceux qui sont exposés à tuer, parce qu'ils ont revêtu un uniforme, et ceux qui, à l'arrière, passivement bénéficiaires des combats, restent soi-disant purs de toute participation au fatal homicide. Non, non : point de subtilités, ni d'échappatoires ; tous, nous avons pris part à la sinistre corvée qui fut imposée brusquement, brutalement, à notre génération consternée... Pendant cinquante et un mois, malgré les sursauts de notre cœur et de

notre imagination, nous avons poussé devant nous l'implacable charrue de la mort, sans regarder en arrière.

Mais nous regardions en haut, mon Dieu ! Nos yeux voilés de larmes cherchaient passionnément, au zénith, les constellations immuables de l'Évangile. Nous protestions de toute notre âme contre la besogne infernale, et nous la maudissions. Nous clamions notre loyalisme au Christ, malgré les apparences : « O Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime ! »

Aujourd'hui, cette angoisse est dissipée. L'intolérable contradiction cesse de nous étouffer. Réjouis-toi, Eglise de Jésus ! tu retrouves ta libre respiration.

Mais l'atroce expérience a incrusté en nous une conviction aiguë, c'est que le péché est, ici-bas, une puissance, une réalité concrète, une force active d'obstruction et de ruine, un ferment de souillure et de cruauté, une inlassable et inépuisable énergie de perdition. Et de même qu'il existe, ici-bas, des formes parasitaires acharnées à la destruction de certains tissus vivants, de même le péché nous apparaît comme le dévoreteur-né de la substance humaine par excellence : la personnalité morale, enfin l'âme !

Anathème à la guerre, oui ! mais, surtout, anathème au péché qui produit la guerre.

« C'est du dedans, affirmait le Maître, c'est du cœur que sortent les meurtres. » Qui joue avec le péché, qui le flatte, joue avec la guerre et la caresse. Pour détruire le règne de l'homicide, il faut donc, avant tout, attaquer le péché, le traquer dans son repaire le plus caché, notre for intérieur, viser à son extirpation. C'est là une ambition légitime, elle est même recommandée par l'Évangile : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Le christianisme ne serait point la religion du salut, s'il se bornait à mettre en relief l'âpre virulence et la mortelle intensité du péché ; il place, au contraire, en pleine lumière la possibilité de la régénération, la promesse de la nouvelle naissance, de la transfiguration spirituelle.

Et voilà dans quel sens le « jusqu'au bout » qui s'impose à nous, dans la poursuite obstinée de la justice, implique la possession victorieuse de la sainteté.

Quel idéal ! Ici, nous dépassons le niveau du héros traditionnel, tel que l'antiquité l'exaltait ; nous fixons nos regards sur le martyr. Le héros frappe, le martyr est frappé ; — Léonidas combat, coude à coude, avec les camarades ; Etienne, le premier confesseur, est lapidé isolément ; — la dépouille du héros reçoit les honneurs militaires ; le cadavre du martyr est traîné sur la claie ; — le héros condense les

vertus d'un séculaire passé, le martyr prophétise les grandeurs spirituelles de l'avenir.

Beaucoup de nos jeunes soldats, protestants et chrétiens, l'ont compris. J'ai reçu leurs nobles confidences, leurs confessions brûlantes; je sais dans quel état d'esprit ils reviennent, pensifs, des champs de bataille. Ah! certes, ils ont pris conscience du mal, dans le monde et dans leur âme; une gravité précoce et parfois tragique barre leur front d'un pli douloureux; mais le reflet surnaturel du Buisson ardent allume leurs yeux. Dégoûtés de toutes les querelles qui divisent nos églises, forts des expériences décisives qu'ils ont réalisées dans le domaine de la prière, persuadés que le christianisme c'est le Christ, le Christ seul, et que « tout ce qu'on ajoute vient du Malin », ils ont soif de vie spirituelle, soif de substance religieuse, soif d'activité missionnaire, soif d'unité entre tous les chrétiens. En un mot, ils sortent de la fournaise avec une devise magnifiquement simple, ineffablement riche, inspirée par l'Esprit Saint : *Consécration*.

O mes frères, laissons-nous instruire par ces attestations sacrées et jurons aux jeunes gens de nos églises, à ceux qui ont disparu dans la tourmente et aux survivants de la grande tribulation, jurons-leur solennellement que leur attente spirituelle ne sera point déçue, que

leurs ferventes aspirations seront exaucées, enfin que nous servirons le Serviteur de l'Eternel, sur le chemin de la justice intégrale, non seulement jusqu'à la victoire militaire, non seulement jusqu'à la victoire morale, mais encore jusqu'à la victoire mystérieuse de l'âme qui triomphe du péché.



Faut-il pousser plus loin encore? Jusqu'où le Serviteur veut-il entraîner les siens? Les statues de Lille et de Strasbourg, laurées d'or, marquent une simple étape dans un mouvement issu de la nuit des temps, jailli des âges préhistoriques et qui doit aller, s'amplifiant toujours, jusqu'au terme prédestiné d'une évolution providentielle. Des dates-flambeaux éclairent, de carrefour en carrefour, ce pèlerinage prodigieux. Moïse promulguant le Décalogue! Esaïe prophétisant le Messie! Le Sauveur au Calvaire! L'Eglise de la Pentecôte! La Réforme au xvi^e siècle! La Constituante en 1789! La capitulation du pangermanisme, le 11 novembre 1918, à cinq heures du matin! Autant d'événements immenses qui jalonnent l'incarnation progressive de l'Esprit dans le genre humain. Mais jusqu'où s'étendra cet effort de rédemption? Jusqu'à l'exaucement de l'oraison dominicale : « Ton règne vienne! » jusqu'à l'exaucement de la prière sacerdotale :

« Qu'ils soient un ! » — jusqu'à la négation de la mort individuelle, jusqu'à la réalisation de la prophétie apostolique : « Dieu tout en tous. »

L'œuvre que l'Entente vient d'opérer, au prix d'un labeur gigantesque et d'une inénarrable agonie, est insérée dans l'œuvre universelle que l'Esprit Saint poursuit, infatigablement, pour le salut du monde, et qui dépasse les limites bornées de notre sagesse incertaine, sinon les cadres mouvants de notre prière, de notre amour et de notre foi.

O divine envergure de l'espérance chrétienne ! O lumineuse palpitation de ses ailes, dans l'éblouissement de la véritable gloire !

« Combien de prophètes et combien de justes ont désiré voir ce que vos yeux contemplent ! » déclarait Jésus à ses disciples ; et pourtant le trône de l'Empire, occupé par César Tibère, allait passer à César Néron.

Que nous dirait, aujourd'hui, le Fils de l'homme, alors que tous les visionnaires de tous les âges, tous les précurseurs et tous les pionniers, tous les prophètes et tous les martyrs, tous les missionnaires et tous les apôtres, tous les confesseurs de la vérité, tous les témoins de la justice, tous les forçats pour la foi, se redressent — vaincus victorieux, crucifiés ressuscités, — pour sonner les cloches du

Te Deum et de l'*Hosanna*, du *Magnificat* et de l'*Alleluia*, dans la communion des saints, et des anges, et des Invisibles transfigurés? Oui, que nous dirait, aujourd'hui, le chef d'orchestre immortel de l'univers spirituel, alors que notre joie éclate illimitée, inexprimable, et d'autant plus sonore qu'elle est pure de haine, d'autant plus vibrante que notre immense victoire sera la libération de nos adversaires eux-mêmes, affranchis peu à peu de la tyrannie, exorcisés plus tard des esprits impurs comme le démoniaque Légion?

... Ce que le Sauveur nous dirait? Écoutez la voix qui s'élève de la Table Sainte :

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang... Mangez de ce pain, buvez de cette coupe en mémoire de moi, en communion avec les sacrifiés volontaires, passés, présents, futurs, et vous recevrez la force divine qui vous permettra de collaborer, heure après heure, avec le Serviteur de l'Éternel, celui qui ne connaîtra ni lassitude, ni découragement, jusqu'à ce qu'il ait établi sur la terre la justice. »

Ainsi soit-il.

24 Novembre 1918

LA DÉLIVRANCE

par le Pasteur **John VIÉNOT**

O Eternel, je t'exalterai, je célébrerai ton nom, car tu as accompli des choses merveilleuses.

ÉSAÏE, 25-1)

MES FRÈRES,

Nous vivons des heures merveilleuses. Et voici la plus belle de toutes : le 11 novembre dernier, à cinq heures du matin, les sonneries téléphoniques retentirent sur tout le front de bataille. On savait d'ordinaire ce que cela signifiait : « A telle ou telle distance, ouvrez le feu ! » — Ou bien : « Attendez et en avant ! Ou bien : « A telle heure précise, attaquez !... » Cette fois, l'ordre était laconique et éloquent : « Aujourd'hui, à onze heures, cessez le feu ! »

Et, en effet, à onze heures du matin, le même jour, comme par magie, le feu s'arrêta sur les lignes immenses, et un silence impressionnant succéda au bruit formidable des engins meurtriers. Et ce fut alors dans le cœur de milliers et de milliers d'hommes un sentiment nouveau, écrasant et subit, celui d'une merveilleuse délivrance. En un clin d'œil, tous ces hommes qui, une minute auparavant, n'étaient pas sûrs de vivre encore l'heure suivante, étaient rendus à l'espérance, à la vie. Tout d'un coup, la maison paternelle se rapprochait pour eux. Ils retrouvaient la certitude de la revoir, la joie, inexprimable en paroles, de revoir les vieux parents, la femme, les enfants, les vieux amis. La joie était si forte, si profonde, qu'elle fut d'abord comme une stupeur. Pas de cris, pas de démonstrations extérieures ! Ce fut d'abord comme un accablement sous le poids d'un bonheur inouï et qu'on n'attendait plus. Délivrance de condamnés à mort, grâciés tout à coup, voilà ce que sonnait d'abord la onzième heure du onze novembre 1918. A l'arrière, ce qui sonnait, c'était la délivrance des parents, des amis, des foules haletantes. Rappelez-vous ce que fut notre vie pendant quatre ans. Pas une heure sans un deuil ou un amer souci. Souci des parents. Sans doute, la lettre du combattant est là, qui rassure un moment. Il

était en vie, il y a trois jours, quand il a écrit ces lignes, mais à cette heure, que fait-il? Où est-il? Et le souci reprend jusqu'à la lettre suivante et trop souvent, hélas! la lettre attendue n'arrive plus. Souci du citoyen qui, s'il n'est pas frappé lui-même, est atteint dans ses compatriotes. Par les plaies ouvertes par la guerre, le sang de la Patrie coule, notre jeunesse est décimée. Que nous restera-t-il pour le travail, pour la famille, pour l'église. Rien que parmi les étudiants de notre Faculté de théologie, nous comptons 24 morts... Qui les remplacera?

Et voici la délivrance! Le clairon a sonné : Cessez le feu! Nous les garderons donc, ceux qui nous ont été conservés jusqu'ici. Nous les reverrons, nos enfants, nos compatriotes, nos amis! La vie va reprendre. « O Éternel, je t'exalterai, je célébrerai ton nom car tu as accompli des choses merveilleuses. »

Je sais bien qu'il y a ceux dont les enfants ne reviendront pas. Leur douleur privée restera inconsolable ici-bas. Et pourtant, eux aussi, sentiront la délivrance. En eux, le père ou la mère resteront blessés, mutilés, mais ils ont des cœurs d'hommes, de femmes, de patriotes, de chrétiens et ils sauront se réjouir de la délivrance des autres. Ils se réjouiront de savoir que leurs morts ne sont pas morts en vain,

que leur sacrifice n'a pas été inutile. Ecoutez ce qu'écrit un ami anglais. La guerre lui a pris ses trois fils, et il écrit : « Je sens pourtant, malgré les deuils et les ruines de cette guerre, qu'elle en valait la peine. » C'est un père frappé trois fois qui écrit cela ! La guerre, pense-t-il en valait la peine — puisque la mort de mes trois fils a contribué à la délivrance de vingt peuples comprimés, foulés et asservis... Et je pense, à cette heure, à ces amis d'Alsace qui, eux aussi, ont perdu deux ou trois de leurs fils. Et je suis sûr que la noblesse de leurs sentiments affirme aussi aujourd'hui qu'il valait la peine de donner ses fils pour délivrer les peuples esclaves et, en particulier, cette Alsace qui souffrait depuis quarante-huit ans sous le joug barbare de l'étranger.

Délivrance! C'est le mot qui vole de bouche en bouche, de Metz à Strasbourg. C'est le cri que répètent éperdus des milliers d'hommes et de femmes à Guebwiller, à Colmar, à Mulhouse. Délivrance, c'est le sentiment qui les domine, tous ces cœurs fidèles qui ont su, à travers un demi-siècle de persécutions, garder leur cœur à la patrie française. Ce que furent leurs souffrances depuis quarante-huit ans, ce que fut leur vie depuis ces quatre années de guerre, on ne le sait pas assez en France. Il vaut la peine de le rappeler, pour mesurer

mieux la profondeur de leur délivrance. Des échos émus nous arrivent de Mulhouse. Nos amis libérés nous décrivent leurs souffrances. Ils n'ont qu'un mot : « Notre vie, depuis quatre ans surtout, fut un enfer — un enfer. » Espionnés, traqués, poursuivis, emprisonnés, saisis, ruinés, affamés, ils ont connu toutes les douleurs — hormis celle de désespérer de la patrie et de la France. Une jeune femme fut citée en Conseil de guerre et condamnée à deux jours de prison pour avoir été surprise à dire en français à son petit garçon : « Dépêche-toi donc. » L'exaspération produite par le régime imposé à toute une population qui n'avait commis d'autre crime que d'aimer la France et de vouloir lui rester fidèle, était telle que, aux derniers jours de la guerre, les troupes d'occupation, les bandes tyranniques tremblaient dans leurs casernes. Pour éviter leur massacre, les autorités allemandes durent faire annoncer que l'armistice était signé trois jours avant qu'il le fût réellement. Dès le 8 novembre, on acclamait la France et nos drapeaux claquaient au vent dans les rues de Mulhouse.

Ce que fut, dans ces conditions, l'entrée des Français à Mulhouse, vous pouvez l'imaginer : un délire, un délire de joie et d'enthousiasme. Avec tout ce qu'on avait pu trouver encore, on avait confectionné des drapeaux ; les généraux,

les officiers, les soldats, étaient couverts de fleurs, les enfants grimpaient sur les canons et on les laissait faire. L'air de gaité et de bonhomie de nos troupes frappait d'étonnement ceux qui ne connaissaient que la marche pesante et renfrognée, l'air exaspéré et autoritaire des soldats et des officiers allemands. Devant le général Hirschauer marchaient des vétérans de 1870, qui essayaient de retrouver le pas d'autrefois. Le général les encourageait, les acclamait lui-même de la voix et du geste. Beaucoup se taisaient aussi, parce que leur voix se perdait dans leur gorge, parce qu'ils pleuraient. Un de mes amis, témoin oculaire de ces inoubliables scènes, remarqua aussi quelques hommes aux longs cheveux qui paraissaient plus pâles encore et plus jaunis que les autres habitants. C'étaient des Alsaciens qui, pour ne pas partir, pour ne pas servir l'Allemagne, s'étaient cachés et avaient vécu quatre ans dans les caves !

Dites-vous bien que ce qui s'est passé à Mulhouse s'est passé ou se passera à Metz, à Saverne, à Colmar, à Strasbourg, dans toute l'Alsace, en Lorraine et chez les vingt peuples rendus par notre victoire à la liberté, à l'égalité, à la fraternité. Ce qui s'est passé à Mulhouse est un fait, mais si j'ai insisté sur ce fait, c'est qu'il est un symbole, le symbole de la libération

du monde aujourd'hui commencée. Ah ! oui, vraiment, nous vivons des heures merveilleuses, des heures bénies. Quelles qu'aient pu être, mes Frères, vos épreuves et vos douleurs personnelles, laissez-vous pourtant aller aujourd'hui à la joie, à la joie intime, profonde, à la joie inexprimable qui est contenue dans ce seul mot : la Délivrance.

Mais que ces jours soient aussi des jours de reconnaissance.

La délivrance est venue, magnifique, infiniment joyeuse pour ceux qui ont tant souffert — mais à qui la devons-nous ? A nos combattants, à nos morts et à celui qu'un auteur célèbre appelle dans un livre nouveau : « l'invisible roi », à Dieu même. Notre délivrance à tous, met sur notre dos à tous une dette sacrée que nous devons reconnaître et payer, une dette de reconnaissance infinie. Nous la devons, cette dette, d'abord à nos combattants, à tous les combattants français et alliés. Oui, nous vous la devons, la dette de la reconnaissance, soldats magnifiques de la France envahie qui, pour libérer le sol national, pour résister à des attaques brutales ou perfides, avez su faire jaillir de nouveau en vous toutes les énergies cachées de la bonne race à laquelle vous appartenez. Ah ! nous ne voulons oublier aucune des souffrances que vous avez supportées,

aucune des misères que vous avez subies. Nous vous voyons depuis quatre ans, dans la boue glacée des tranchées, supportant tour à tour le froid, le chaud, la faim quelquefois, l'ébranlement de l'être tout entier par le bruit et l'effet de la mitraille, nous vous voyons exposés aux mines traîtresses, bombardés de haut, mitrillés en face et cela sans faiblir, et cela pendant quatre années ; et nous qui n'avons rien souffert en comparaison de vous, nous vous crions notre admiration et notre reconnaissance infinies. Nous vous les crions aussi, nobles et tenaces soldats de l'Angleterre, qui avez su reprendre des habitudes et des traditions oubliées, dès que vous avez compris qu'il y allait de la liberté du monde et du droit outragé. Nous vous les crions, libres citoyens de l'Amérique, croisés des temps nouveaux, qui avez librement voulu souffrir, combattre et mourir, pour que les générations futures voient s'ouvrir devant elles les avenues paisibles de la *Société des Nations* ; nous vous les crions, soldats de Belgique, qui aviez tout perdu pour sauver l'honneur ; nous vous les crions, soldats d'Italie, du Portugal, et vous, Serbes héroïques, car c'est à vous tous que nous devons les perspectives de demain, comme les heures radieuses d'aujourd'hui !

Et vous, les morts, comment seriez-vous ou-

bliés dans cette fête de la Délivrance? Si les évadés de Saint-Quentin ou de Mulhouse ou d'ailleurs remontent de leurs caves et revoient, après quatre ans, la lumière du jour, c'est à vous qu'ils le doivent. Si les Polonais reconstituent leur nation, si les Tchéco-Slovaques et les Italiens de Trieste et de Trente ont été débarrassés du joug pesant des Habsbourg, si les Serbes ont pu rentrer dans le pays d'où les avait expulsés la barbarie moderne, si les Belges sont à Bruxelles et si les habitants de Lorraine, d'Alsace et de Strasbourg ont pu saluer nos troupes de leurs douces larmes et de leurs acclamations éperdues, si un délire de joie peut éclater au pied des Vosges, c'est à vous, ô chers morts de la grande guerre, que cela est dû. Si nos combattants d'hier ont pu porter jusqu'à leurs lèvres le clairon sonnante : Cessez le feu ; s'ils marchent maintenant sans danger vers le Rhin, si dans les intervalles de leurs marches ils remplacent par des jeux les exercices de la guerre, si nous sommes, ici, enfin tranquilles au milieu des drapeaux, c'est à vous que tout cela est dû. Sans doute, vos parents sont en larmes. Mais, exaltés par votre héroïsme, ils peuvent dire : nos bien-aimés ne sont pas morts en vain, ce n'est pas en vain que tous les nôtres ont souffert, cette guerre « en valait la peine ».

Mais, faisons un pas de plus. A qui, en dernière analyse, devons-nous notre délivrance ; à qui tous les captifs doivent-ils leur liberté, les inquiets leur tranquillité, les opprimés leur joie actuelle, les délivrés leur délivrance et les désespérés leurs espérances en des demains bénis ; à qui, sinon à Celui à qui nous devons le mouvement, la vie et l'être, à Celui qui mène mystérieusement toutes choses vers un but ; à qui, sinon au grand Capitaine de l'humanité montante, sinon à Celui qui inspire la patience dans l'épreuve, le courage dans le danger, à Celui qui donne à des êtres pleins de vie et de force l'esprit de sacrifice qui renonce à la vie, puisqu'il le faut pour le salut des autres ; à qui, sinon au Dieu de la Justice et de la Liberté ; à qui, sinon à toi, ô Dieu, père de Jésus-Christ et père de l'humanité ? Derrière le courage des soldats et le génie des chefs, derrière la sagesse des gouvernements et la patience des peuples, c'est toi que nous trouvons, et c'est pourquoi, dans ces jours de délivrance, nous te crions avec le prophète : « O Eternel, je t'exalterai, je célébrerai ton nom, car tu as fait des choses merveilleuses ! » Tu as jeté à terre les peuples orgueilleux, tu as renversé les puissances d'oppression et de tyrannie et tu appelles maintenant toutes les nations à une ère nouvelle de liberté, d'égalité et de fraternité. Pour tous tes

bienfaits, pour toutes tes délivrances, nous te louons, Seigneur, et nous sentons tous monter de nos cœurs à nos lèvres, encore frémissantes de douleur, le chant de ton psalmiste : « Mon âme, bénis l'Eternel et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté ; mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! »

Parmi ces bienfaits de Dieu, il en est un encore qui touche trop profondément nos cœurs, pour que je ne me fasse pas un devoir de vous le signaler en terminant. Grâce à Dieu, l'heure de la justice se lève pour notre patrie dans les pays mêmes qui, pour des causes diverses, l'avaient le plus complètement méconnue.

Dans le courant de l'année dernière, je rencontrai ici même un pasteur influent de la Suisse allemande. Il était alors terriblement neutre et ne cachait pas, car il était la sincérité même, tous les liens qui rattachaient son pays à l'Allemagne. Comme il paraissait cependant aussi sérieux que sympathique, je l'invitai à ma table et passai ma soirée à lui montrer que, particulièrement sur la question d'Alsace, nous serions intractables, que nous irions jusqu'au bout, parce que nous avions pour nous le droit et le bon droit. Puis, les mois passèrent, je lui envoyai nos publications, nos revues, sans qu'il répondit ou sans que me parvînt du moins aucune re-

ponse. Hier enfin, je reçus avec surprise et je lue avec une émotion que vous comprendrez, la lettre suivante :

« Cher Monsieur,

« Au moment où les Français rentrent en Alsace, je me rappelle, comme je l'ai fait souvent, notre entretien sur la question alsacienne, cette intéressante leçon d'histoire que vous aviez eu la bonté de me donner au printemps passé. Je n'ai plus oublié ce soir-là et, bien que je vous semblasse être trop neutre alors, tout en n'admettant pas la neutralité pour un certain nombre de questions d'ordre moral, vous avez gravé dans ma mémoire quelques points de vue et quelques postulats justifiés qui me sont restés et qui ont tenu bon pendant toutes les péripéties des événements.

« J'éprouve le besoin de vous le dire aujourd'hui où les aspirations, les rêves les plus hardis d'alors sont en train de devenir une réalité indéniable. Je sens avec vous le bonheur qui doit remplir votre cœur et celui de tous les Français, et je puis partager cette joie parce que vous et les autres représentants du protestantisme français que j'ai rencontrés alors m'avez donné la conviction que vous ne permettrez pas aux sentiments de haine et de vengeance de se mêler à vos exigences de droit et de justice.

« Nous, en Suisse, comme spectateurs du

plus grand drame de l'histoire, nous avons suivi avec étonnement et admiration, non seulement le déploiement inouï et inattendu d'énergies latentes en France, mais son essor moral, tel qu'il s'est manifesté pendant quatre ans dans la foi inébranlable en la victoire du droit et dans la volonté tenace de lutter jusqu'au bout pour une idée. Nous espérons que cette idée directrice restera maintenant, et pour toujours, celle de la France libératrice qui sera le champion d'un grand mouvement progressif parmi les peuples européens. »

O, Dieu des délivrances qui, à tous points de vue, fais lever l'heure de la justice pour notre patrie bien aimée, sois béni ! « Éternel, je t'exalterai, je célébrerai ton saint nom, car tu as fait des choses merveilleuses ! » Amen.

1^{er} Décembre 1918.

ACTION DE GRACE

par le Pasteur John VIÉNOT

*Mon âme, bénis l'Eternel et
n'oublie aucun de ses bienfaits.*

(Psaume 103,1)

V

L'heure était sombre, la dernière fois où je me trouvais parmi vous. C'était le jour du dernier Vendredi-Saint. Les obus de la pièce à longue portée tombaient par intervalles sur Paris. Au moment de monter en chaire, l'un de vous m'apporta la nouvelle de la catastrophe de l'église Saint-Gervais. Il était pâle encore de l'affreuse vision qu'il avait entrevue: Pour écarter, sinon un accident semblable, au moins les dangers de rupture du vitrage de cette salle, nous nous pressâmes dans la sacristie autour du nom du

Crucifié, et nous nous séparâmes, graves sans doute et attristés, mais sans désespérer le moins du monde ni de la justice, ni de la bonté de Dieu, ni des destinées de la Patrie.

Aujourd'hui, quelle différence ! Elle est venue, la délivrance ! Le sang ne coule plus. Nous pouvons nous étendre le soir sur nos lits sans nous dire : Cette nuit, il y aura des morts, des blessés hurlant de douleur dans l'ombre. Nous pouvons nous réveiller le matin, sans être saisis par cette poignante douleur : aujourd'hui, tout le jour, sur un front immense, il y aura des blessés, des amputés, des morts !

Oh ! comme elle a travaillé, la mort, depuis quatre ans ! Presque au début de la guerre, on nous décrivait un champ de bataille en Russie. Figurez-vous cette plaine immense où gisent, de part et d'autres, 40.000 morts qu'il faut enterrer dans des tranchées formant un total de sept kilomètres ! Et depuis lors, il y a eu les morts de la Marne, de l'Yser, de Verdun ; il y a eu les morts de l'Hartmannswillerkopf dont les flancs renferment, dit-on, 80.000 cadavres...

Ces chiffres nous terrifient. Pour donner une idée de l'immensité du cataclysme déchaîné sur l'Europe et le monde par la cupidité, l'ambition et l'orgueil d'un peuple, il suffira, peut-être, de rappeler ce calcul fait par un journal anglais, les *Daily News*, qui nous révèle que,

si tous les morts de la guerre pouvaient se relever et défilér devant nous, quatre par quatre, il faudrait, jour et nuit, six années complètes pour voir passer cette procession monstrueuse. Et si, derrière les morts, pouvaient défilér tous les mutilés, les blessés, les aveugles, les muets, cinquante années ne suffiraient pas pour les voir passer.

Ah! on comprend, n'est-il pas vrai, après cela, le cri de délivrance qui s'est échappé de toutes les poitrines dans cette matinée du 11 novembre où le son des cloches et le bruit du canon nous ont fait comprendre qu'à la même heure un mot d'ordre avait circulé sur tous les fronts : « Cessez le feu! » Ce que fut ce moment, personne de nous ne l'oubliera jamais. Partout, dans les maisons, dans les cours, ce fut un même cri éperdu : « Ça y est, c'est fini. Vive la France! Vivent les Alliés! » et on courait aux drapeaux, pour fixer aux fenêtres ces symboles glorieux de la coûteuse victoire remportée par les soldats du Droit.

Ce sentiment de délivrance s'accompagnait dans les cœurs pieux d'un vif mouvement d'action de grâce. Dans ma cour, une voix forte s'est tout à coup élevée : « A genoux, criait-elle, voilà Dieu qui passe... » Je ne sais ce qu'ont fait les autres, mais, pour ma part, j'ai obéi à cette voix du peuple. Je me suis mis à

genoux et j'ai crié à Dieu notre reconnaissance infinie : « Mon âme, bénis l'Eternel et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté, mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits ! »

A genoux, mes frères, c'est Dieu qui passe. C'est vrai. Derrière la trame apparente des événements et des faits, l'âme pieuse discerne l'ombre voilée du Dieu caché. Et celui qui passe ainsi, c'est d'abord le Dieu de la Justice.

Mes Frères, l'ordre de mise en marche de cette armée fantastique de morts et de blessés que j'évoquais tout à l'heure, il y a une main qui l'a signé. Il y a un homme sur cette terre qui a voulu cela. Où est-il, cet homme ? Il est tombé, déchu. Précipité de son délire impérial par la main de Dieu, il sent avec terreur, peut-être, qu'il n'échappera pas davantage à la justice des hommes.

Et ses complices, où sont-ils ? Tombés, déchus, errants éperdus à la recherche d'une retraite sûre.

Et cette armée formidable, préparée pendant cinquante ans, dont l'approche faisait trembler les peuples et qui, par deux fois, a fait entendre jusqu'à Paris le bruit de ses rumeurs. Où est-elle ? Elle est vaincue, disloquée, livrée par places, semble-t-il, aux colères aveugles des vaincus sans bonne conscience et sans gloire.

Et nous, nous pouvons, chacun, faire monter vers Dieu nos actions de grâces, en lui disant : O Dieu, je te bénis de ce que tu es, aujourd'hui, comme au temps des Prophètes, comme au temps de Jésus, le Dieu de la Justice !

Oui, ô Dieu de Jésus-Christ, je te bénis de ce que toutes les atteintes portées par nos adversaires à la loi morale elle-même, comme à la volonté précise du Sauveur, ont tourné à leur confusion et à ta gloire !

Que de fois nous a-t-on dit pendant ces quatre années : « Que fait votre Dieu ? » Et voyez, il préparait par les événements mêmes la punition des coupables.

La première des fautes commises, devant le monde scandalisé, ce fut la violation éhontée du territoire belge, la déchirure d'un traité solennel et signé. Et la punition est venue immédiate, par l'intervention toujours plus puissante et toujours plus énergique, de la puissante Angleterre, sans laquelle nous eussions été écrasés dès l'abord.

La seconde faute, fut la guerre sous-marine sans considération, sans pitié, sacrifiant femmes et enfants, neutres et non neutres dans l'exaspération d'une rage de forcenés qui entendaient vaincre à tout prix. Il y eut sur ce point quelques scrupules, quelques avertissements : « Prenez garde, ne provoquez pas après

l'Angleterre cette grande démocratie américaine dont les ressources sont quasi infinies. » Mais les autorités d'alors étouffèrent ces scrupules sous des mensonges. On fit croire au peuple allemand égaré que jamais la nation américaine ne se lancerait dans un pareil conflit pour des fins idéales, pour des raisons de justice et de droit. On calomnia ce grand peuple en affectant de croire qu'il n'était qu'un peuple de marchands. On nia qu'il eût une armée, une flotte. Et d'ailleurs, disait-on, s'ils venaient, ils arriveraient trop tard... Une année après, la punition arrivait sous la forme de cette armée redoutable qui nous aidait en quelques mois à fixer la victoire !

La troisième faute fut la paix de Brest-Litowsk, la paix infligée à la Russie. Hypocritement, pour tromper les neutres, pour égarer chez nous et nos alliés une partie de l'opinion, on parlait devant le monde d'une paix « sans annexions ni indemnités », et à la même heure, on imposait à la Russie, à un peuple maintenu dans l'enfance par une aristocratie sans scrupules une paix ruineuse qui comportait des indemnités écrasantes et des annexions dont des procédés hypocrites ne réussissaient pas à voiler l'étendue. Quelques mois passèrent — mais la paix de Brest-Litowsk avait montré au monde, aux neutres, le véritable es-

prit allemand. Elle fixa les combattants dans leur résolution inébranlable de résister jusqu'au bout à une nation de proie et la punition est venue sous la forme de l'armistice dont l'Allemagne a dû accepter les conditions sévères mais cent fois justifiées. Et nous, témoins de ces événements formidables, témoins émus et frémissants de ces actes de la justice de Dieu nous disons du plus profond de nos cœurs : « Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits ! »

Nous bénissons Dieu aussi de ce que la victorie qu'il vient de donner à notre peuple et à ses nobles et grands alliés soit une victoire humaine, une victoire de l'humanité.

Imaginez, mes frères, une victoire allemande. C'était non seulement notre chère Alsace et notre chère Lorraine aujourd'hui libérées, aujourd'hui livrées aux délires d'une joie si longtemps attendue, restant sous le joug détesté, c'était aussi l'asservissement de l'Europe et du monde sous la rude main des néo-Barbares. Mais, c'est la victoire des alliés et, du coup, voici vingt peuples délivrés !

Imaginez la victoire de Guillaume II, quelles paroles pleines d'épées, de poudre et de glaives acérés nous eussions entendues... Ecoutez maintenant le chef de notre gouvernement :

« L'Allemagne sera ravitaillée. Nous ne faisons pas la guerre à l'humanité, nous la faisons pour l'humanité. »

Et ceci, ceci. Il se raconte que, un moment après la signature de l'armistice les collaborateurs de M. Clemenceau vinrent pour le féliciter. Et alors, il resta près de dix minutes les mains sur son visage. Le vieux lutteur pleurait...

Et moi, ô Dieu, je te bénis de ce que tu m'as donné pour patrie celle dont le chef pleure sur une guerre gagnée, sur une guerre gagnée mais coûteuse, parce que cette guerre, pas plus qu'aucun autre Français, il ne l'a voulue, parce que s'il la faite jusqu'au bout, c'est qu'il fallait, pour la délivrance de l'humanité présente et des générations futures!

Imaginez la guerre gagnée par l'état-major allemand. Quels cris de triomphe nous eussions entendus! Quelles menaces aux vaincus! Et maintenant, les vainqueurs, ce sont nos soldats. Ils vont entrer, pour préserver la paix, sur la terre allemande. Et quel est alors le mot d'ordre donné à ces troupes victorieuses et qui ont tant souffert? Voici la parole du général Pétain :

« Vous ne répondrez pas aux crimes de l'ennemi par des violences qui pourraient vous sembler légitimes dans l'excès de votre ressen-

timent ; vous resterez disciplinés et respectueux des personnes et des biens. Après avoir battu l'adversaire par les armes, vous lui en imposerez encore par la dignité de votre attitude. Le monde ne saura ce qu'il doit le plus admirer de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats. »

Paroles auxquelles un écrivain étranger donne ce commentaire : « Arrêtons-nous. Quelle guerre plus atroce peut finir avec plus de noblesse et de beauté ! »

Et nous, mes frères, tous ensemble, ne dirons-nous pas à notre Dieu : « Nous te bénissons de ce que tu nous as donné une patrie dont les généraux parlent un langage si noble et, au fond, si chrétien ? »

Toutefois, mes frères, dans ces heures d'actions de grâces, rappelons-nous que l'action de grâces n'est rien, si elle ne trouve pas sa traduction logique et naturelle dans l'action tout court et dans la consécration.

Oui, ô Dieu, nous voulons te bénir, toi et le Christ que tu nous a donné. Nous te bénissons en réalité du plus profond de nos cœurs de ce que nos morts, nos chers morts (et qui donc, ici, n'a pas son mort ou ses morts ?) de ce que nos morts ne sont pas morts en vain, de ce qu'ils sont morts pour la plus glorieuse,

pour la plus sainte, pour la plus bénie des causes !

Nous te bénissons de ce que ceux qui nous restent vont nous être rendus. Nous frémissons à la pensée de voir bientôt nos maisons réjouies par le bruit de leur voix, de leurs pas ; nous te bénissons de ce que, à l'heure voulue, tu nous as donné les chefs civils et militaires qu'il nous fallait ; nous te bénissons de ce que tu nous as donné des alliés nobles, fermes, puissants ; nous voulons te bénir, mais nous voulons en échange aussi te servir.

Un grand penseur qui n'est pas assez apprécié et connu de notre génération, Edgar Quinet a dit, dans un jour d'épreuve personnelle, une grande parole digne de nous servir à l'avenir de devise : « Tout ce qui n'est pas immortel, est vain ».

Eh bien, nous, sous le coup des grâces de Dieu, nous ne voulons plus servir que des causes immortelles. Nous voulons dépouiller en nous tout ce qui est égoïste, vain, banal, sans portée, toute affaire de classe ou de parti, et puis, hommes, femmes, jeunes ou vieux, nous voulons, avec tous nos frères de toutes les églises protestantes, avec nos frères catholiques, s'ils le veulent, avec nos frères juifs ou libre penseurs, s'ils y consentent, nous voulons nous unir dans tout effort qui aura pour but

la libération du monde, la consolation du monde, le service des petits et des faibles, la justice sociale, le progrès matériel et moral, tout ce qui peut servir, en un mot, la montée magnifique de la Patrie et de l'Humanité!

Je sais bien qu'il y a des esprits tourmentés qui établissent je ne sais quelle opposition entre la patrie et l'humanité. Comme si on ne pouvait aimer sa patrie quand on aime sa famille! Comme si pour fonder le royaume de Dieu, Jésus aurait dû commencer par détester cette Jérusalem sur laquelle il versait des larmes amères! Ah! soyons plus simples et servons notre Dieu dans la hiérarchie sacrée des devoirs évidents : Famille, patrie, humanité.

Vous, mes frères, vous voulez servir l'humanité, toutes les grandes causes de libération et de progrès, commencez par aimer et servir votre patrie telle qu'elle apparaît aujourd'hui aux yeux du monde qui la découvre enfin.

Écoutez ceci. C'était à Verdun, sous la Citadelle, dans une petite salle voûtée et autour d'une table à laquelle j'ai eu l'honneur de m'asseoir. Les combats gigantesques qui ont sauvé la patrie venaient de se terminer. Lloyd George était là avec quelques grands chefs des nations alliées. A la fin du repas, Lloyd George voulut exprimer les sentiments que la défense de Verdun lui faisaient éprouver pour la

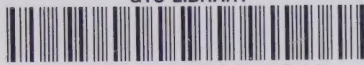
France. Et pour traduire le courage, l'élan, l'esprit de sacrifice, l'héroïsme, la noblesse des soldats de Verdun, il se leva et prononça trois mots : France, France, France.

Vous, mes frères, qui voulez ne plus vous attacher désormais qu'à une tâche immortelle, avec ce qui vous reste de force, ne dites plus rien, ne faites plus rien, ne donnez plus rien, sans invoquer le Dieu de Jésus-Christ et sans évoquer cette vision idéale d'amour fraternel, de libération et de justice qui se résume en ces trois mots : France, France, France!...

Amen.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

GTU LIBRARY



3 2400 00586 0840

E 053.06

17673

V665

Victoire et deliver-
ance / J. Roberty,
W. Monod, J. Vienot

**Graduate Theological Union
Library**

**2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709**

DEMCO

**GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709**
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall.

VIENT DE PARAÎTRE :

1648=1918

L'Alsace et la Lorraine

VEULENT ET DOIVENT
RESTER FRANÇAISES



ÉTUDES HISTORIQUES par MM. Jacques FLACH,
Membre de l'Institut ; Rodolph REUSS, Professeur à
la Sorbonne.

DOCUMENTS. — PROTESTATIONS faites à Bor-
deaux et Berlin.

CONFÉRENCES ET DISCOURS de MM. Antonin
DUBOST, Paul DESCHANEL, Stephen PICHON, Jules
SIEGFRIED, WELSCHINGER, Maurice BARRÈS, Georges
CLEMENCEAU, A. LEBRUN, A. LAUGEL, C. BOUGLÉ,
Laurent HARTMANN, etc., etc.

Un volume grand in-4° raisin, avec des auto-
graphes, des gravures dans le texte et hors texte
et des cartes Prix : 12 fr.
Exemplaires numérotés sur velin. — 20 fr.

“Chiffons de papier” qui n'ont pas été déchirés
La France et l'Alsace à travers l'Histoire

PAR RODOLPHE REUSS

Correspondant de l'Institut
Directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes

PRÉFACE DE M. PAUL DESCHANEL

de l'Académie française, Président de la Chambre des Députés

Album grand in-4° raisin, avec 4 gravures hors
texte et deux fac-similés de la capitulation de
Strasbourg en 1681 et de la Déclaration des Députés
d'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale de
Bordeaux en 1871 Prix : 3 fr. 50